Document generated on 10/12/2024 3:29 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Agota Krystof
Innocence et cruauté

Francine Bordeleau

Number 34, December 1988, January–February 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20107ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bordeleau, F. (1988). Agota Krystof : innocence et cruauté. *Nuit blanche*, (34), 36–37.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

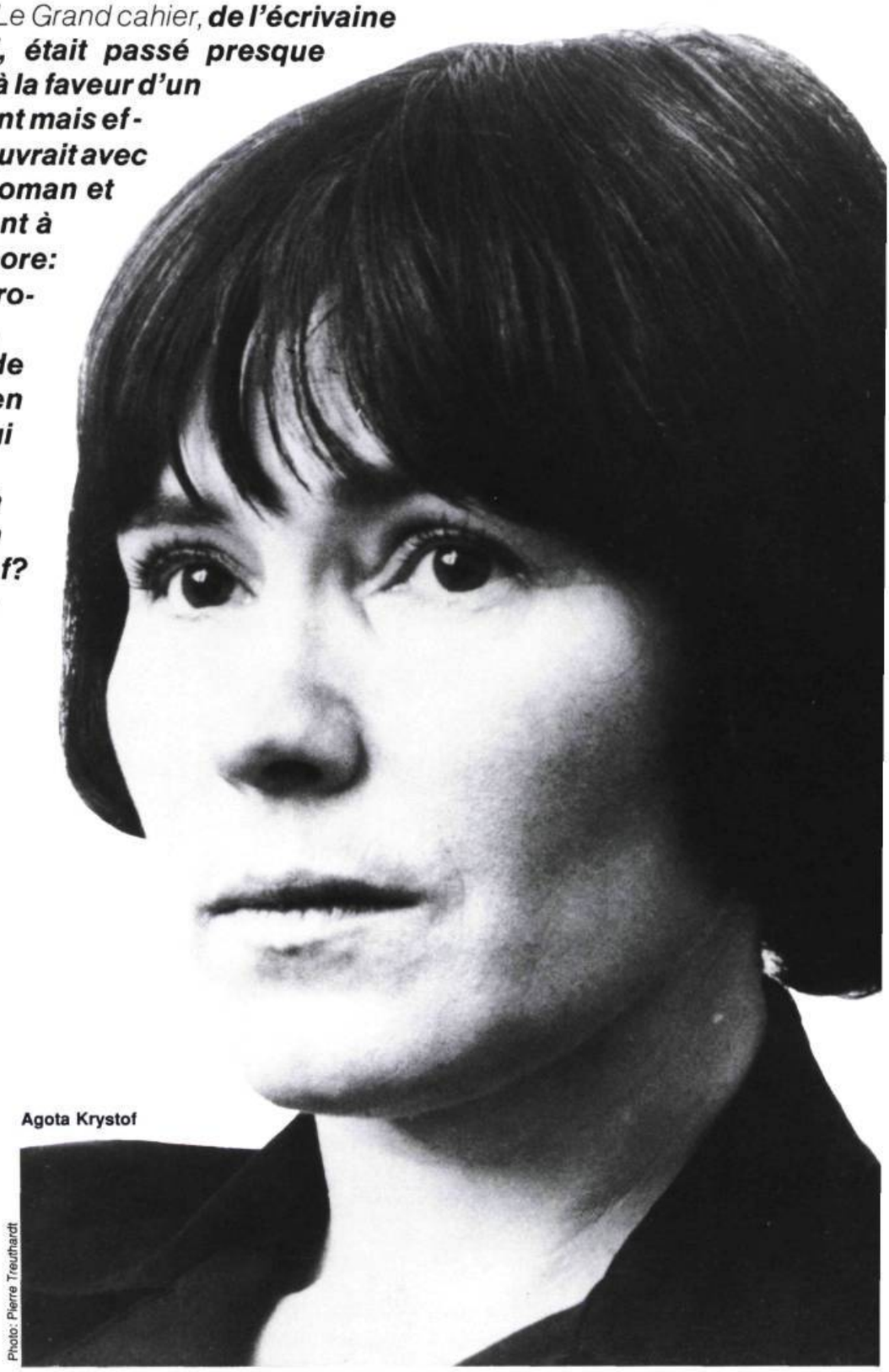
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Agota Krystof

Innocence et cruauté

Lors de sa sortie en 1986, *Le Grand cahier,* ***de l'écrivaine hongroise Agota Krystof, était passé presque inaperçu. Un an plus tard, à la faveur d'un bouche-à-oreille plutôt lent mais efficace, tout le monde découvrait avec une stupeur fascinée ce roman et ce style qui ne ressemblent à rien d'autre. Et mieux encore: les éditions du Seuil ont profité (sagesse publicitaire), début 88, de la parution de*** *La Preuve* ***pour rééditer en poche*** *Le Grand cahier* ***qui est aussitôt devenu un best-seller. Cela suffit-il à parler d'ores et déjà d'un phénomène Agota Krystof? Nous l'avons en tout cas rencontrée, histoire de la connaître davantage.***



Agota Krystof

Photo: Pierre Treuthardt

Née en Hongrie, Agota Krystof vit en Suisse depuis une vingtaine d'années. Sa condi- d'exilée politique ne lui assure pas pour autant une existence plus facile que dans son pays. Précisons qu'elle arrive en Suisse sans connaître un mot de la langue qu'on y parle, peut-être flanquée — mais ça n'est pas sûr — d'un cartable de poèmes écrits là-bas, jamais publiés et qui ne sont pas destinés à l'être.

Elle exerce en Suisse des emplois divers et modestes — jusqu'à l'an dernier elle travaillait chez un dentiste —, divorce et se remarie, commence à apprendre le français. Et commence, aussi, à apprendre la différence, à faire l'expérience de ce sentiment en tant qu'étrangère vivant dans une société aussi bien organisée que la Suisse. «Aussi bien réglée que leurs horloges», dit l'écrivaine. Même aujourd'hui, après vingt ans, ce sentiment ne l'a pas quittée. Bien qu'elle y vive, Agota Krystof n'aime pas beaucoup la Suisse.

Elle continue d'écrire. D'abord dans sa langue maternelle, puis en français. Mais elle se consacre désormais à l'écriture dramatique, un genre constitué de courtes scènes qui supportent bien l'interruption. Et chaque année elle retourne en Hongrie voir sa famille, surtout son frère aîné avec lequel elle vivait, dans son enfance, une relation privilégiée.

La morale de la cruauté

La genèse du ***Grand cahier*** s'élabore à partir de ces deux éléments: l'habitude d'écrire des scènes brèves, qui donnera à ce roman un ton si particulier; les souvenirs d'enfance, qui en deviendront la toile de fond. «J'ai écrit sur l'enfance, à partir de mes souvenirs, pas sur la guerre», dit Agota Krystof. Dans ***Le Grand cahier,*** la guerre est plutôt le prétexte servant à montrer des situations et des états limites.

Le roman met en scène deux enfants, des frères jumeaux indissociables: Claus et Lucas. L'un comme l'anagramme de l'autre, l'un comme le miroir et l'ombre de l'autre. «J'ai commencé à construire le livre un peu comme un puzzle. J'écrivais au début des scènes éparses dont je ne connaissais pas la finalité. La finalité, c'est une suite de tableaux, de saynettes implacables et cruelles qui, mine de rien, décortiquent sévèrement le monde, un roman auquel les narrateurs — les jumeaux confondus dans un seul nous — ont évacué avec férocité et violence toute subjectivité ou du moins, toute trace d'émotivité.

«Je ne voulais pas écrire un livre à la première personne: je le faisais déjà dans mes poèmes et de plus, le procédé est trop utilisé en littérature. En outre j'en avais assez du pathos, de la surenchère de subjectivité, et j'ai choisi délibérément un langage très simple», dit Agota Krystof pour expliquer cet étonnant narrateur nous. Pour expliquer, aussi, l'apparente monstruosité morale des jumeaux. Ici l'écrivaine semble davantage croire, à l'instar de Freud, que l'enfant est un pervers polymorphe plutôt qu'un blond angelot. Et pour elle, les enfants sont d'une intelligence exceptionnelle. «Ils voient les choses avec un regard neuf, sans être influencés par qui que ce soit, et se constituent ainsi une morale bien à eux». Cette morale toute personnelle, inquiétante parce que sans normes externes, ***Le Grand cahier*** l'illustre très bien: les jumeaux agissent, punissent, rendent justice et parfois même, tuent, en fonction de ce qu'ils croient bien ou mal.

«Je dois bien partager cette morale puisque je l'ai écrite et montrée». Agota Krystof rit, pas même cynique. Aucun doute: cette dame de cinquante ans — qui ne les fait pas — a pour elle la cruauté de la candide innocence.

Guerre et amour

L'ingénue dame dit avoir eu beaucoup de mal à quitter les jumeaux. «Je ne prévoyais pas vraiment une suite au ***Grand cahier*** mais j'ai laissé une porte ouverte pour continuer si j'en avais envie».

Je lui avoue avoir été un peu déçue par cette suite, ***La Preuve.*** J'aurais au moins préféré y retrouver le «nous», mais madame Krystof a d'abord écrit ***La Preuve*** pour son plaisir personnel. Et elle voulait, dans la fiction, confronter ses jumeaux à une épreuve ultime, pour eux la plus terrible: celle de la séparation. «C'était la dernière épreuve à surmonter. Et entre eux il ne fallait pas seulement une frontière, il fallait aussi le silence. »

La Preuve — «un titre ironique parce qu'on ne réussira jamais à faire la preuve de l'existence de l'autre frère» —nous fait donc suivre l'histoire de Lucas, le jumeau resté au pays. Je disais avoir préféré ***Le Grand cahier*** à cause de sa très belle nouveauté. ***La Preuve*** n'en demeure pas moins un récit chargé, lourdement métaphorique. Il y est question d'écriture — des livres que l'on détruit, que l'on sauve, que l'on voudrait écrire —, de sexualité — on (Lucas) baise mais on n'aime pas —, de politique. Seul sentiment «noble» mis en scène: l'amour de Lucas pour Mathias, l'enfant d'une femme qu'il a recueillie.

«Lucas ne peut éprouver d'amour que pour son frère; toutes les autres relations seront en-deçà de celle-là. Il aime Mathias parce que l'enfant est un peu le double de son frère», dit Agota Krystof. Mais un double inversé: Mathias, enfant boîteux et quelque peu difforme, «voit que Lucas, que les gens autour de lui sont beaux, plus attirants qu'il ne l'est et il a peur de la trahison». Quant à la sexualité, «il n'y a pas d'histoires d'amour, seulement des histoires de sexe. Mais je ne crois pas à une relation homme-femme qui soit vraiment satisfaisante», dit-elle.

En situant ***La Preuve*** dans le contexte d'un régime totalitaire, Agota Krystof a voulu accentuer l'impossibilité de la relation amoureuse. «La difficulté qu'ont les êtres à se rencontrer et à s'aimer s'aggrave encore par le totalitarisme: n'importe qui, alors, peut vous provoquer, vous dénoncer. Vous ne savez jamais.» Mais elle ajoute: «Peu importe le régime politique, nous sommes toujours séparés de l'autre par la méfiance. L'abandon total est très rare et à la fin survient toujours la trahison.»

Agota Krystof ne croit donc pas aux «happy end», dans la vie comme dans la fiction, et l'on pourra s'en convaincre avec ***La Preuve.*** Qui ne s'achèvera pas là car il est presque sûr qu'elle donnera une suite au roman. Ce sera l'histoire de Claus, le frère qui était parti. Mais le style en sera toujours aussi elliptique: Agota Krystof n'aime pas tout dire, trop préciser les choses. ■

Francine Bordeleau

Avant *La preuve* (Seuil, 1988), Agota Kristof avait publié un autre titre, *Le grand cahier* (Seuil, 1986).